

La volonté exacerbée de se mettre en marge de l'autre.

Parmi les diverses œuvres mentionnées ci-dessus, celle qui sert de point de départ pour notre analyse de l'immoralisme dans le cadre de l'altérité est *La Porte étroite*. Dans cet ouvrage, après avoir refusé le mariage de Jérôme, Alissa prend la résolution de s'éloigner de son bien aimé. Comme moyen de communication, elle choisit la lettre²³⁷. Au fur et à mesure, elle envoie plusieurs lettres qui ont toutes un point commun: l'amour qui les unit. Dans les réponses de Jérôme, Alissa s'aperçoit que certaines idées sont issues d'autres sujets tels que sa petite sœur Juliette et Abel qui sont les confidents de son ami. Face à cette indiscretion, elle décide d'attirer l'attention de son bien aimé:

²³⁵ « L'anaphore est une relation d'identité partielle qui s'établit, dans le discours, sur l'axe syntagmatique, entre deux termes, servant ainsi à relier deux énoncés, deux paragraphes, etc. » Aussi, « l'anaphorisation » est l'une des procédures qui permettent à l'énonciateur d'établir et de maintenir l'isotopie discursive ». *Idem*, p.14-15.

²³⁶ *Idem*, p.178-179.

²³⁷ Il convient de préciser que par sa richesse sémiologique, l'énoncé épistolaire occupe une place importante dans la problématique de l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide. Dans *L'Immoraliste*, l'ami de Michel que l'on peut considérer comme le premier narrataire adresse une lettre à son grand frère pour qu'il lui vienne en aide. Dans *Les Faux-monnayeurs*, nous constatons également l'usage excessif du procédé épistolaire. D'ailleurs, si Bernard décide de s'inscrire dans l'immoralisme, c'est parce qu'il découvre une ancienne lettre d'amour adressée à sa mère et écrite par l'amant de celle-ci. Quant à *La Porte étroite*, elle est composée d'un journal intime et de plusieurs lettres des deux amoureux.

Je ne voudrais pas laisser partir cette lettre sans te demander un *peu plus de discrétion* en ce qui nous concerne *tous deux*. Maintes fois tu m'as blessée en entretenant Juliette ou Abel de ce qui eût dû rester entre toi et moi, et c'est bien là ce qui, longtemps avant que tu t'en doutes, m'a fait penser que ton amour était surtout un amour de tête, un bel entêtement intellectuel de tendresse et de fidélité²³⁸.

L'intensité passionnelle se lit dans ce texte de diverses manières, somme toute, complémentaires. D'abord, nous avons des syntagmes verbaux tels que: « je ne voudrais pas laisser partir », « te demander », « nous concerne », « m'as blessé en entretenant », « eût dû rester », « t'en doutes », « m'a fait penser » et « était ». Ensuite, l'intensité est décrite par les substantifs: « cette lettre », « discrétion », « Juliette ou Abel », « ton amour », « un amour », « tête », « entêtement », « tendresse » et « fidélité ». Enfin, l'intensité est perçue par les adverbes tels que « surtout », « un peu plus » et « maintes fois » qui dénotent l'idée d'une quantité importante, d'un certain excès. Tous ses syntagmes traduisent l'idée de l'intensité passionnelle du sujet.

Le texte exprime l'idée d'un état d'âme irrémédiablement tourné vers le doute et la faiblesse. Cette incertitude est confirmée par l'extrait: « avant que tu t'en doutes ». Doubter, c'est être dans une incertitude telle qu'elle nous fait hésiter sur l'opinion à adopter. En fait, « quelqu'un qui doute, cherche, inspecte [...] »²³⁹. Effectivement, c'est ce que fait Alissa. Elle met Jérôme en garde car elle a pris le temps de l'inspecter. C'est l'idée qui ressort de ce passage: « maintes fois tu m'as blessée en entretenant Juliette ou Abel de ce qui eût dû rester entre toi et moi ».

Nulla part ailleurs, l'opposition entre les deux sujets passionnés n'est aussi spectaculaire. Elle se perçoit clairement, « Au niveau de la manifestation textuelle, dans la discrémiation des modes d'adresse qui régissent les différentes isotopies subjectives et fondent la délimitation des unités du texte »²⁴⁰. En d'autres termes:

Le destinataire fait sémiologiquement partie du système de la lettre; de sorte que le contenu, le ton et jusqu'à l'aspect matériel de la lettre sont conditionnés par lui et décrivent son caractère, sa situation ou la nature de ses relations avec l'émetteur et les autres personnages²⁴¹.

²³⁸ André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., p.559.

²³⁹ Claudine TIERCELIN, *Le doute en question: parades pragmatistes au défi sceptique*, Collection «tiré à part», Paris, Éditions de l'éclat, 2005, p.19.

²⁴⁰ Denis BERTRAND, « L'énonciation passionnelle. Etude de cas », *Actes Sémiotiques: Bulletin*, XI, volume, numéro 39, Paris, septembre 1986, p.49.

²⁴¹ David KEYPOUR, *Écritures et réversibilité dans " Les Faux-monnayeurs "*, Montréal, Les Presses Universitaires de Montréal, 1980, p.56.

C'est-à-dire que parfois le destinataire imagine la réaction du destinataire, la prévoit, la décrit et ne manque pas de l'impliquer dans sa lettre. Nous avons alternativement « je » et « te » dans les deux premiers énoncés « je ne voudrais pas laisser partir cette lettre sans te demander un peu plus de discrétion en ce qui concerne tous deux »; puis apparaît « tu », « me », « toi », « moi » dans l'énoncé « maintes fois tu m'as blessée en entretenant Juliette ou Abel de ce qui eût dû rester entre toi et moi ». Puis à nouveau on a « tu », « te », « me », « ton » dans le syntagme « et c'est bien longtemps avant que tu t'en doutes, m'as fait penser que ton amour était surtout un amour de tête, un bel entêtement intellectuel de tendresse et de fidélité ». On a ainsi, alternativement « je », « te », « tu », « me », « toi », « moi », « tu », « te », « me », « ton ». Il est facile de constater que les marqueurs personnels « je », « me », « moi » constituent les embrayeurs du sujet passionnel, alors que les pronoms « te », « tu », « toi », « te » évoquent le sujet épistolaire. Dans ce dernier cas, les pronoms montrent le destinataire de la lettre que l'on thématise comme un sujet individuel, et révèlent la relation intersubjective par laquelle se définit généralement le discours épistolaire. Dans le second cas, chacun des pronoms: « tu », « toi », « ton » est inscrit dans le discours du « je » qui s'adresse à son bien aimé. Par conséquent, l'on note deux registres de discours différents l'un de l'autre et établissent deux ordres de relation. De prime abord, apparaît la relation initiale entre le destinataire et le destinataire de la lettre, comme le préconise le discours épistolaire. Cependant, cette évidence du discours épistolaire se situe d'un point de vue empirique dans la mesure où cette relation est abstraite dans le texte.

L'immoraliste s'évertue à l'effacer pour laisser le champ libre à un autre réseau de relation. Il s'agit de celui que dispose et ordonne généralement le sujet passionnel. Par divers glissements progressifs, le discours tend à procéder à une mise en abîme actantielle. L'analyse du texte démontre que l'on passe de l'actant épistolaire²⁴² postulée par la relation initiale à la valeur pathémique dont le sujet semble l'investir et qui le transforme en objet de quête.

L'état sensible d'Alissa est doté de programmes propres: Elle devient un sujet cognitif, modalisé par un / savoir/ prospectif, c'est-à-dire la prévoyance: « je ne voudrais pas laisser partir cette lettre sans te demander un *peu plus de discrétion* en ce qui nous concerne *tous*

²⁴² «-Le sujet épistolaire est un sujet dialogique. Il repose sur l'installation d'une isotopie intersubjective: stipulant son co-énonciateur comme un acteur individuel figuratif et l'investissant comme tel à ce niveau, il le convoque à la réciprocité de l'échange et réclame à tout le moins de lui la confirmation minimale de l'identité construite par le texte même de la lettre. C'est au niveau le plus élémentaire, ce que réalise la formule administrative classique: " En réponse à votre lettre du tant..." Denis BERTRAND, « L'énonciation passionnelle. Etude de cas », *Actes Sémiotiques, op.cit.*, p.46.

deux. Maintes fois tu m'as blessée en entretenant Juliette ou Abel de ce qui eût dû rester entre toi et moi ». Ainsi, la valeur conçue comme une structure modale élémentaire transforme le sujet épistolaire, Alissa en sujet passionnel. En conséquence, l'on note que:

Toute valeur pathémique est ainsi capable de se produire dans une structure actantielle et de proliférer, dans les limites de l'intelligibilité, que définit la récursivité syntaxique, pour constituer une configuration globale, fort complexe qui définit le statut du sujet de l'énonciation passionnelle²⁴³.

En effet, c'est la valeur pathémique et précisément l'effet dysphorique de l'absence de l'être aimé qui devient le point de départ de cet espace d'intimité que veut sécréter, dans les méandres de son discours, le sujet de la passion. Ainsi, la lettre est justifiée par l'absence de Jérôme. C'est la raison pour laquelle, cette lettre devient le champ de la manifestation de l'état passionnel du sujet.

Du point de vue formel, nous sommes témoins de la confrontation entre deux styles relationnels. Alissa s'inscrit dans une structure exclusive, tandis que Jérôme est dans la participative. Le vocable « discrétion » et « concerne tous deux » soulignent que Gertrude ne veut pas que son bien aimé parle de leurs relations aux autres. Le terme « discrétion » exprime selon le dictionnaire *Le Petit Robert* ce « qui témoigne de retenue, se manifeste peu dans les relations humaines »; ce qui revient à dire que Gertrude ne veut plus être en relation avec les autres membres de sa communauté. Par conséquent, la lettre devient pour le sujet immoraliste et passionnel « Une façon de jouir d'une intimité imaginée, écrite gagnée de haute lutte par toutes les forces de l'âme »²⁴⁴. Ce terme « discrétion », s'oppose à l'indiscrétion qui désigne selon ce même dictionnaire « Le manque de réserve », un tel sujet a pour modalité un / ne-pas-savoir- ne-pas-être / discret. Si, elle demande la discrétion de Jérôme, c'est parce que ces lettres « exposent toutes certains éléments de la réalité, tout en les dissimulant à la fois dans un mouvement simultané »²⁴⁵. C'est la raison pour laquelle l'autre peut se présenter comme:

Chair ou matière radicalement étrange, en un sens, et totalement étrangère indiscernablement " attirante" et " repoussante"-, et cependant déjà capable, en tant qu'ensemble de qualités sensibles, d'imprimer sur nous sa propre manière d'être²⁴⁶.

²⁴³ *Idem*, p.51.

²⁴⁴ *Ibidem*.

²⁴⁵ Marie-Denise Boros AZZI, *La problématique de l'écriture dans Les Faux monnayeurs d'André Gide*, Paris, Lettres Modernes, 1990, p.40.

²⁴⁶ Éric LANDOWSKI, " Saveur de l'autre" *Textes*, n° 23-24, «L'altérité», Toronto, 1998, p.18-19.

En particulier, Alissa ne veut pas que leur relation soit influencée par les autres membres de sa communauté. En tant que sujet énonçant, elle veut faire « abstraction de tout programme pour proclamer son identité »²⁴⁷, celle d'un sujet solitaire. Aussi, l'expression « Maintes fois tu m'as blessée » démontre que Gertrude est un corps sentant. Au niveau de la phorie, cela suggère qu'Alissa est un sujet dysphorique caractérisé par l'intensité la plus vive et l'extensité la plus diffuse. De plus, le syntagme « longtemps avant que tu t'en doutes » renvoie à l'idée d'une quantité importante, de la durativité et révèle également que Jérôme s'inscrit dans un certain excès; il exprime aussi la marque d'une certaine intensité. Bref, la présence de l'adverbe « longtemps », marqueur de la quantité soutient l'idée de l'intensité. Ici, cette intensité peut se lire par une puissance moins forte, et par conséquent une perception très faible, comme le montre le syntagme « et c'est bien là ce qui, longtemps avant que tu t'en doutes ».

Les modalisations tensives d'un tel sujet sont exprimées à la base par des modalités d'un / vouloir-être/ discret, un / ne- pas - vouloir- être/ en présence des autres, un /savoir/ renoncer aux autres membres de sa communauté. Alissa veut être un sujet discret, c'est-à-dire qui sait garder ses secrets et ne veut pas être indiscret qui au niveau du champ de présence a tendance à l'ouverture à l'autre. Ainsi, la présence d'autrui est pour un tel sujet, la perte de son objet de valeur. Une telle mise en garde ne peut qu'affecter son interlocuteur:

La crainte que je ne montre cette lettre à Abel en avait indubitablement dicté les dernières lignes. Quelle défiante perspicacité l'avait donc mise en garde? Avait-elle surpris naguère dans mes paroles quelque reflet des conseils de mon ami?²⁴⁸

L'intensité peut être décrite dans ce passage de cinq manières. D'abord, elle se perçoit par les verbes: « montre », « dicté » et « surpris ». Ensuite, l'intensité se laisse entrevoir par les adverbes: « indubitablement », « naguère » et les adjectifs « dernières, défiante ». En outre, ce sont des substantifs tels que:« cette lettre », « Abel », « lignes », « perspicacité », « mes paroles », « des conseils » et « mon ami » qui témoignent de l'idée de l'intensité passionnelle. Enfin, l'intensité est présentée par la répétition: « quelle défiante perspicacité l'avait donc mise en garde? » et « avait-elle surpris naguère dans mes paroles quelque reflet des conseils de mon ami? ». Ces deux syntagmes expriment l'idée d'une introspection. C'est-à-dire, un regard intérieur du sujet. Or, en Sémiotique du discours, Jacques Fontanille précise

²⁴⁷ Jean-Claude COQUET, *Le Discours et son sujet*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989, p.24.

²⁴⁸ André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., p.559.

que: « L'intensité passionnelle du discours a pour corrélat phénoménologique la proprioceptivité, la sensibilité du corps propre qui sert de médiateur entre les deux plans de la sémiotique »²⁴⁹. En fait, l'intensité intéresse le corps propre du sujet. Elle est donc « une des propriétés des tensions auxquelles le corps est soumis au moment même où il prend position pour installer la fonction sémiotique »²⁵⁰. Dans l'extrait ci-dessus, la proprioceptivité se vérifie non seulement par l'introspection mais aussi par des termes tels que « défiance » et « la crainte ». Le substantif la crainte montre que nous sommes en présence d'un sujet sensible. Cette crainte apparaît comme un sentiment courant, même si elle ne porte pas sur « les mêmes objets, d'un être à l'autre »²⁵¹. Dans le cas des amoureux, nous avons la crainte causée par la peur de perdre l'être cher ou aimé; et surtout la peur de la solitude. Ce qui nous autorise à affirmer que la présence d'un mal imminent est à la source de la peur, d'une peur défensive. Ainsi, Jérôme se présente comme un sujet passionné. En ce qui concerne « la défiance », ce terme confirme que l'immoraliste est un sujet qui se méfie d'autrui. Cette attitude se justifie par le fait que le sujet défiant craint d'être trompé. Ainsi, l'on peut dire le sujet méfiant est un actant qui a une fermeture maximale avec autrui.

L'analyse des modalisations tensives présente un progrès sensible dans la perception du sujet immoraliste. Jérôme est sous la pression d'un / devoir-être / signifié par la renonciation aux autres membres de sa communauté: « la crainte que je ne montre cette lettre à Abel en avait indubitablement dicté les dernières lignes ». La négation dont la modalité principale est le / ne-pas-vouloir / est ici représentée par un /ne-pas-vouloir-être / en relation avec les autres, un / vouloir-faire, un /ne-pas-pouvoir/ s'opposer à la volonté d'Alissa et un / ne-pas-savoir/ comment a-t-elle fait pour s'apercevoir que les réponses à ses lettres sont dictées par Abel: « avait-elle surpris naguère dans mes paroles quelque reflet des conseils de mon ami? ». Ce dispositif modal tient compte des modalités propres à la négation de l'autre. Aussi cette complexité que l'on perçoit dans le dispositif modal démontre la contradiction interne du sujet qui est incapable de prendre en charge son propre ressentir. En effet, ce qui motive cette passion du sujet semblent être le manque de savoir sur les révélations d'Alissa et son obligation à renoncer à son ami.

Cependant, il y a une stabilité de l'aspectualité. L'adjectif « dernières » marquant l'aspect ponctuel et le terminatif permet la description de l'état d'âme du sujet. L'adverbe «

²⁴⁹ Jacques FONTANILLE, *Sémiotique du discours*, op.cit., p.216.

²⁵⁰ *Ibidem*.

²⁵¹ Inès Péliissi RAUSAS, *La pudeur, le désir et l'amour*, Éditions des Béatitudes, 1997, p.104.

naguère » dans le syntagme « avait-elle surpris naguère dans mes paroles quelque reflet des conseils de mon ami? » souligne l'idée d'une durativité illimitée et l'idée d'un état d'âme tourné vers la faiblesse. Cette combinaison des aspects ponctuel et duratif confirme le devenir du sujet:

Je me sentais bien distant de lui désormais! Nous suivions deux voies divergentes; et cette recommandation était bien superflue pour m'apprendre à porter seul le tourmentant fardeau de mon chagrin²⁵².

L'intensité passionnelle est décrite dans ce texte de diverses manières. D'abord, elle se perçoit par la répétition de l'adverbe « bien » dans les énoncés: « je me sentais bien distant de lui » et « cette recommandation était bien superflue ». Ensuite, l'intensité est présentée par les adjectifs tels que: « distant », « divergentes », « superflue », « seul » et « tourmentant ». En outre, les verbes « suivions », « était », « m'apprendre à porter » détermine l'intensité. Enfin, les substantifs comme « deux voies », « cette recommandation », « fardeau » et « mon chagrin » confirment l'idée de l'intensité passionnelle. L'adverbe « désormais » exprime l'idée d'une durativité illimitée. Le « je me sentais distant de lui désormais! » souligne que dans l'œuvre d'André Gide, « L'altérité " force" le Moi identitaire [du sujet immoraliste] à " prendre position" à l'égard d'un non- Moi" [qui représente les autres actants de sa communauté] ». ²⁵³. Le sujet immoraliste décide s'éloigner des autres membres de sa société.

Par rapport à cet extrait cité ci-dessus, un seul verbe suffit à orienter notre analyse dans le domaine du sensible. Il s'agit du verbe « me sentais » qui fait référence à la proprioceptivité et précisément à l'intéroceptivité. Elle est chargée de relater la perception du monde intérieur. Ce verbe nous permet d'affirmer que Jérôme est un sujet percevant ou un sujet propriocepteur. La présence des pronoms « je » et « nous » révèle que le sujet percevant ne parvient pas à se dissocier du sujet d'énonciation.

Le terme « recommandation » démontre que Jérôme est sous la pression d'un / devoir-être / qui se traduit par le / ne-plus-vouloir-être / avec les autres c'est-à-dire l'abandon de sa propre volonté pour se conjoindre à une volonté extérieure. En effet, le sujet immoraliste se retrouve « impuissant devant l'obstacle que son vouloir l'a conduit ». Il est donc déterminé

²⁵² André GIDE, *La Porte étroite*, *op.cit.*, p.559.

²⁵³ Herman PARRET, « Présences », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 76-77-78, Presses Universitaires de Limoges, 2001, p.115.

par la modalité du / ne-pas-pouvoir /. Le sujet immoraliste a pour univers thymique la dysphorie. Cet état dysphorique de Jérôme se vérifie également par l'expression « le tourmentant fardeau de mon chagrin ». Or le chagrin se traduit par: « Qui est rendu triste par un événement fâcheux, qui est ordinairement d'un caractère triste, morose » selon le dictionnaire *Le Petit Robert*. Il s'agit donc d'un sujet affligé, attristé et peiné. Ce chagrin peut être défini comme une passion calme et violente; cette violence montre l'intensité de la passion. En d'autres mots, la capacité à troubler les états internes de celui qui est entraîné de l'éprouver. En somme, ces éléments confirment la présence de la proprioceptivité et particulièrement l'intéroceptif. Il finit par s'inscrire dans un horizon d'attente très indécis:

Les trois jours suivants furent uniquement occupés par ma plainte; *je voulais* répondre à Alissa; je craignais, par une discussion trop pressée, par une protestation trop véhémement, par le moindre mot maladroit, d'aviver incurablement notre blessure; vingt fois je recommençai la lettre où se débattait mon amour. Je ne puis relire aujourd'hui sans pleurer ce papier lavé de larmes, double de celui qu'enfin je me décidai d'envoyer²⁵⁴.

L'intensité se lit dans ce texte par les adverbes «uniquement», «sans» dans l'énoncé « sans pleurer » et la négation « ne...puis » dans l'extrait « je ne puis relire ». Ces éléments sont renforcés par la répétition de l'adverbe « trop » dans le syntagme « je craignais, par une discussion trop pressée, par une protestation trop véhémement ». La répétition qui dénote l'idée de l'intensité passionnelle est présentée également par le syntagme: « vingt fois ». Ce marqueur de la quantité confirme l'idée de l'intensité même si elle est perçue faiblement comme l'adverbe « le moindre ». Les substantifs: « ma plainte », « une discussion », « une protestation », « notre blessure », « la lettre », « mon amour », « ce papier » et « larmes » sont aussi des éléments révélateurs de l'intensité passionnelle. Nous pouvons citer certains adjectifs comme: « véhémement » et « maladroit ». À ces divers termes, il faut ajouter les syntagmes verbaux: « furent », « voulais répondre », « aviver », « se débattait », « pleurer » « l'avé » et « décidai d'envoyer ». Tous ces éléments traduisent l'idée de l'intensité et l'état d'âme dysphorique.

Toutefois, il y a une absence de variation de l'aspectualité. Le procès débute par l'aspect inaccompli, correspondant à l'inchoatif par le verbe « recommencer » dans l'extrait « vingt fois je recommençai la lettre où se débattait mon amour ». Puis apparaît de nouveau deux autres aspects inaccomplis, c'est-à-dire l'inchoatif par le verbe « relire » et l'adverbe « aujourd'hui » dans l'énoncé « Je ne puis relire aujourd'hui sans pleurer ce papier lavé de

²⁵⁴ André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., pp.559-560.

larmes, double de celui qu'enfin je me décidai d'envoyer ». Ce qui montre que le sujet immoraliste est déterminé à inscrire ses pratiques dans l'immoralisme. Ces trois inchoatifs traduisent aussi l'état d'âme dysphorique du sujet immoraliste.

Les modalisations tensives de Jérôme sont très déséquilibrées par le /ne-pas-pouvoir-faire /: « vingt fois je recommençai la lettre où se débattait mon amour » et le / ne-pas-vouloir-être /. Un tel dispositif modal que l'on peut qualifier de complexe traduit la tension du presque sujet. Aussi, la présence de l'adverbe « trop », marqueur de la quantité, soutient l'idée de l'extensité maximale voire d'un excès.

Quant au syntagme « les trois jours suivants », marqueur de la quantité, il exprime une durativité limitée et l'état d'âme dysphorique du sujet: « Je ne puis relire aujourd'hui sans pleurer ce papier lavé de larmes, double de celui qu'enfin je me décidai d'envoyer ». Aussi cet extrait révèle-t-il les larmes de la passion²⁵⁵ de l'immoraliste. La proprioceptivité est marquée par les extraits suivants « notre blessure », « sans pleurer ce papier de larmes ». Elle est renforcée par le syntagme verbal « se débattre », grâce au pronom réfléchi « se », mais aussi suivi de l'énoncé d'une activité perceptive de type dysphorique. Les substantifs « plainte, protestation et pleurs » et le verbe « craindre » révèlent que l'immoraliste est un sujet passionné. C'est la passion de la crainte qui affecte à nouveau le sujet. Le sujet craint dans ce cet extrait de vexer Alissa. Ainsi, l'on peut dire que la crainte est une passion dominée par la modalité du / savoir/. L'immoraliste s'inscrit dans une activité perceptive de type dysphorique.

Alissa! aie pitié de moi, de nous deux!... Ta lettre me fait mal. *Que j'aimerais pouvoir* sourire à tes craintes! Oui, je sentais tout ce que tu m'écris; mais je craignais de me le dire. Quelle affreuse réalité tu donnes à ce qui n'est qu'imaginaire et comme tu l'épaissis entre nous! Si tu sens que tu m'aimes moins... Ah! Loin de moi cette supposition cruelle que toute ta lettre dément! Mais alors qu'importe tes appréhensions passagères? Alissa! dès que je veux raisonner, ma phrase se glace; je n'entends plus que le gémissement de mon cœur. Je t'aime trop pour être habile, et, *plus je t'aime, moins je sais te parler.* " Amour de tête..." que veux-tu que je réponde à cela? Quand c'est de mon âme entière que je t'aime, comment saurais-je distinguer entre mon intelligence et mon cœur? Mais *puisque* notre correspondance est cause de ton imputation offensante, *puisque*, soulevés par elle, la chute dans la réalité ensuite nous a si durement meurtris, *puisque* tu croirais à présent si tu m'écris, n'écrire plus qu'à toi-même, *puisque* aussi, pour endurer une nouvelle lettre pareille à cette dernière, je suis sans force: [...] ²⁵⁶.

Sous l'angle de l'énonciation, le passage entier est centré sur l'état d'âme d'un « je » qui exprime ses émotions. Cependant, ce sujet n'est pas tout à fait seul. En réalité, la scène

²⁵⁵ José CASTANO, *Les larmes de la passion*, Montpellier: Société Héraultaise d'Édition, 1982.

²⁵⁶ André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., p.560.

énonciative présente un second actant par l'apparition des pronoms personnels « je, nous » et l'adjectif possessif « ta, tes, ton».

L'intensité transparaît derrière chaque répétition. D'abord, nous avons la répétition de la phrase exclamative qui se caractérise par son point d'exclamation. Ici, nous avons trois phrases exclamatives verbales qui sont: « aie pitié de moi, de nous deux!..», « que j'aimerais pouvoir sourire à tes craintes! » et « loin de moi cette supposition cruelle que toute ta lettre dément! » Il y a également trois phrases exclamatives non verbales qui sont: « Alissa! », « Ah! » et « Alissa! ». Ces phrases exclamatives expriment le sentiment d'étonnement et de colère du sujet. En outre, il y a la répétition de trois phrases interrogatives: « mais alors qu'importe tes appréhensions passagères », « "amour de tête..." que veux-tu que je réponde à cela? » et « quand c'est de mon âme entière que je t'aime, comment saurais-je distinguer entre mon intelligence et mon cœur »? D'autre part, on peut noter la répétition de la conjonction de subordination à valeur causale « puisque » qui apparaît (trois fois). Nous comptons aussi la répétition de l'adverbe « plus » dans les énoncés: « je n'entends plus que le gémissement de mon cœur », « plus je t'aime », « n'écrire plus qu'à toi-même »; la répétition de « ta lettre » dans les syntagmes « ta lettre me fait mal » et « loin de moi cette supposition cruelle que toute ta lettre dément ». Des verbes de sentiment sont répétés dans les énoncés suivants: « oui, je sentais », « si tu sens que tu m'aimes », « je t'aime », « que je t'aime ». Ajoutons la répétition du mot « cœur »: « je n'entends plus que le gémissement de mon cœur », « comment saurais-je distinguer entre mon intelligence et mon cœur ». Tous ces syntagmes ci-dessus renvoient à l'idée de l'intensité passionnelle du sujet car: « La répétition consiste à employer plusieurs fois les mêmes termes ou le même tour, soit pour le simple ornement du discours, soit pour une expression plus forte et plus énergique de la passion »²⁵⁷. Le syntagme « aie pitié de moi, de nous deux!.. » démontre que nous sommes en présence d'un sujet sensible.

La proprioceptivité qui traite des sensations que perçoit le corps propre du sujet se vérifie par les termes « pitié », « craintes » et « mon cœur ». Cependant, ces trois termes se résument en deux passions parce que le cœur est le siège de la crainte ou de la pitié. Le sujet de la crainte est Alissa: « tes craintes ». Cette crainte se justifie par le fait qu'elle pressent qu'un événement est sur le point de se produire: la fin de leur complicité. Le sujet de la peur est un actant qui a une fermeture maximale et une ouverture minimale. Le sujet de la crainte est un actant dysphorique dans la mesure où cette passion suspend toute euphorie. Quant au

²⁵⁷ Pierre FONTANIER, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968, p.329.

sujet de la pitié par contre, il privilégie une ouverture maximale aux autres membres de sa communauté. En d'autres termes, le cœur est le siège des passions de façon générale. Ainsi, Alissa et Jérôme se présentent comme deux sujets passionnés. L'on peut déduire que: « La problématique de l'identité ne relève pas seulement d'une logique de la différence et du discontinu, elle appelle surtout la mise en œuvre d'une sémiotique du continu, du "devenir" ou [...] de l'instabilité »²⁵⁸. Le sujet immoraliste s'inscrit dans ce cadre car il a une identité qui est en perpétuelle changement. Cette instabilité se perçoit au niveau des modalités. Michel finit par perdre toutes les modalités positives. Il passe d'un / vouloir / communiquer avec l'autre à un renoncement de l'autre comme le confirment ces phrases suivantes: « Alissa! aie pitié de moi, de nous deux!...» et « n'écrire plus qu'à toi-même ». Par conséquent, il finit par avoir une perception négative de l'autre. De plus, l'adverbe « moins », confirme également l'idée de l'intensité moins forte. Il y a donc un lien très étroit entre l'intensité et la profondeur. Cette profondeur démontre la distance que l'on note entre la perception du protoactant²⁵⁹ placé au premier plan et son objet qui s'éloigne progressivement de lui. De plus, l'adverbe « moins » et « plus » marqueurs de la quantité confirme l'idée de l'intensité. Enfin, l'intensité est décrite par le verbe « raisonner » et le syntagme « "Amour de tête..." ». Quant à l'adverbe « trop » dans le syntagme « je t'aime trop pour être habile » il exprime une quantité importante voire un excès et l'idée de l'extensité maximale.

En revanche, l'on note que Jérôme est un sujet impuissant. Cette impuissance se vérifie par l'emploi du conditionnel avec le verbe « j'aimerais pouvoir sourire à tes craintes! ». Elle est renforcée par le syntagme: « je suis sans force ». L'hésitation est marquée par l'emploi du conditionnel avec le verbe « croirais » qui rappelle l'existence d'un sujet épistémique. Le dispositif modal qui caractérise le sujet immoraliste est alors le /ne-pas-pouvoir/, le /ne-pas-savoir/ et /vouloir/.

Par ailleurs, dans le texte ci-dessus, un seul verbe nous autorise à orienter notre analyse dans le domaine de la perception. Il est question du verbe « entends » dans le syntagme « je n'entends plus que le gémissement de mon cœur ». Ce verbe induit une perception auditive. En effet, la phénoménologie innove en introduisant le corps sentant

²⁵⁸Eric LANDOWSKI, *Présence de l'autre. Essai de socio-sémiotique II*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p.44.

²⁵⁹Jacques FONTANILLE, « Protoactant, actant syncretique, actant collectif », *Actes Sémiotiques-Bulletin*, VII, 34, juin 1985, p.48.

comme méthode d'analyse des textes. En un mot, l'immoraliste est également un sujet percevant.

Et pourtant les modulations tensives se présentent comme suite. Le procès débute par l'aspect inaccompli, correspondant à l'inchoatif avec l'emploi de « dès que » dans l'énoncé « dès que je veux raisonner, ma phrase se glace ». Le procès apparaît à nouveau sous l'aspect inchoatif par le syntagme « à présent » dans l'extrait: « la chute dans la réalité ensuite nous a si durement meurtris, puisque tu croirais à présent si tu m'écris, n'écrire plus qu'à toi-même ». Puis succède un autre aspect inchoatif par le syntagme « une nouvelle lettre ». Enfin, l'aspect terminatif succède à cet inchoatif avec l'emploi du syntagme « cette dernière ». Cette succession de l'inchoatif ajouté au terminatif a pour conséquence la répulsion de l'autre d'où, le refus de l'altérité « je t'en prie, arrêtons un temps toute correspondance entre nous »²⁶⁰.

Ainsi, c'est le désir de négation de l'autre qui déclenche la « puissante crise du masculin »²⁶¹. Les modalisations tensives d'un tel sujet sont un / ne-pas-pouvoir-faire / et un / ne-pas- vouloir-être / avec l'autre. Le groupe nominal « un temps » traduit l'idée d'une durativité illimitée. Ainsi, le temps que Jérôme veut se séparer d'Alissa reste indéterminé. L'intensité se vérifie dans ce texte par des termes comme les pronoms « je et nous » et l'impératif « arrêtons ». L'adjectif « toute » marqueur de la quantité confirme l'idée de l'extensité maximale. À la suite de Jérôme, c'est Alissa qui s'inscrit dans une négation de l'autre. Après avoir reçu la lettre de son bien aimé qui demande un arrêt de leur relation, elle répond:

Ne crois point que j'aie pris quelque résolution de ne plus t'écrire; simplement je n'y ai plus de goût. Tes lettres cependant m'amuse encore, mais je me reproche de plus en plus d'occuper à ce point ta pensée. L'été n'est plus loin. *Renonçons pour un temps à correspondre [...]*²⁶².

L'intensité est décrite dans ce texte par diverses manières, mais complémentaires. D'abord, l'intensité se laisse entrevoir par les négations comme: « ne crois point que j'aie pris », « ne plus t'écrire » et « je n'y ai plus de goût ». Ensuite, l'intensité est décrite par les substantifs: « résolution », « goût », « tes lettres » et « ta pensée ». De plus, l'intensité

²⁶⁰ André GIDE, *La Porte étroite*, op.cit., p.560.

²⁶¹ Daniel MARCHEIX, « Anne Hébert et les incertitudes du masculin: le corps signifiant et les régimes de présence dans *Est-ce que je te dérange?* », dans Daniel MARCHEIX et Nathalie WATTEYNE [dir.]. *L'écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, Limoges, Les Presses Universitaires de Limoges (collection Espaces Humains), 2007, p.137.

²⁶² André Gide, *La Porte étroite*, op.cit. p.566.

s'analyse dans cet extrait par des adverbes tels que « cependant, encore, mais » et les locutions adverbiales: « de plus en plus, à ce point ». Les verbes « écrire », « m'amuse », « reproche », « renonçons » et « d'occuper » servent à identifier l'idée de l'intensité. Dans cet extrait, le verbe « renonçons », montre qu'Alissa veut rompre leur relation. Le sujet immoraliste s'inscrit, en effet, dans un cheminement identitaire qui supprime toute relation avec l'autre. Aussi l'emploi du verbe se reprocher: « je me reproche » traduit-il la dimension proprioceptive qui se situe entre l'intéroceptif et l'extéroceptif grâce au pronom « se ». En fait, celui qui se reproche, se sent généralement coupable de quelque chose. Ainsi, Alissa se présente comme un « Cogito brisé »²⁶³, un sujet affecté par ses sensations qu'elle perçoit par son corps propre. Elle refuse également de déterminer la durée de leur séparation car elle utilise, l'expression « un temps » qui comme nous l'avons montré exprime une durativité illimitée. C'est donc Jérôme qui déclenche ce programme de négation de l'autre:

C'est [...] par " l'autre personne" que la recherche de soi-même passe initialement. L'autre personnage ou " le double", favorise la mise en abyme de sa propre fatalité intérieure. Cette épreuve de l'altérité, rendue possible par la symbolique du dédoublement, conduit vers un état de lucidité beaucoup plus grand²⁶⁴.

En effet, c'est grâce à Jérôme qu'Alissa se rend compte combien de fois leur relation les affecte, avant de décider de mener une vie en dehors d'autrui. Les modalisations tensives du sujet immoraliste sont donc exprimées par un / vouloir/ renoncer à l'autre, un / savoir-être/ seul.

Par ailleurs, comme nous l'avons souligné dès les premières lignes de ce chapitre, le concept de « l'altérité », comme moyen primordial pour défendre les pratiques immoralistes dans l'œuvre d'André Gide n'est pas uniquement énoncé dans une seule œuvre. En fait, pour mieux étayer le refus de l'altérité, André Gide prend le soin de renchérir dans d'autres ouvrages comme *Les Nourritures terrestres*, livre dans lequel l'écrivain soutient l'idée d'une vie solitaire et sensuelle comme fondement de la liberté et du bonheur individuel.

Dans *Les Nourritures terrestres*, Ménalque²⁶⁵ veut enseigner à Nathanaël²⁶⁶ comment mener une vie axée sur la quête de la satisfaction du désir. Il a donc pour modalité un

²⁶³ Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p.22.

²⁶⁴ Isabelle LAMBERT, «Présence de l'ironie dans *Est-ce que je te dérange?* et *Un habit de lumière* d'Anne Hébert», mémoire, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2002, p.49.

²⁶⁵ « Qui est Ménalque? Dans *Les Nourritures*, le maître du narrateur, qui à son tour transmet la doctrine à son disciple Nathanaël; dans *L'Immoraliste*, sinon le guide de Michel, du moins celui qui l'a précédé sur la route de

/vouloir/convaincre et un /vouloir/ persuader Nathanaël à s'inscrire dans l'immoralisme. Pour y parvenir, la première directive qu'il lui donne est celle de se détacher de sa famille:

Et quand tu m'auras lu, jette ce livre,-et sors. Je voudrais qu'il t'eût donné le désir de sortir- sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée. N'emporte pas mon livre avec toi. [...] Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même²⁶⁷.

L'intensité se lit dans ce texte par: l'adverbe « quand », la locution adverbiale « n'importe où »; les verbes « jette », « je voudrais », « n'emporte pas », « t'enseigne », « t'intéresser ». En plus de ses termes, nous avons les substantifs « ce livre », « le désir », « ta ville », « ta famille », « ta chambre », « ta pensée ». L'intensité se perçoit également par les diverses répétitions: « ce livre », « mon livre avec toi », « que mon livre t'enseigne » et « sors », « sortir de n'importe où », « le désir de sortir ». Tous ces mots traduisent l'idée de l'intensité et l'état d'âme d'un sujet d'attente. Il veut voir Ménélaque abandonner les normes sociales, morales et culturelles pour se conjoindre à une pratique sans norme, à l'immoralisme. À travers le syntagme « sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre », Ménélaque veut que Nathanaël abandonne l'une des valeurs propres de l'actant collectif qui est l'altérité. Le substantif « désir » révèle que Ménélaque veut faire passer Nathanaël, d'un sujet objectif à un actant subjectif. Il ne veut plus qu'il soit guidé par la raison mais plutôt par son corps. Ainsi la proprioceptivité se présente-t-elle comme le meilleur moyen d'exprimer son immoralisme.

libération, et éveille sa conscience aux principes de sa nouvelle éthique Peut-on reconnaître Oscar Wilde dans ce personnage cosmopolite, égoïste et sybarite, avec son culte du panthéisme, son goût de la débauche, sa sexualité particulière (J. O'Brien), et qui connut, précise *l'Immoraliste, un honteux procès à scandale* qui avait été pour les journaux une commode occasion de le salir? Oui, mais c'est aussi Gide lui-même, l'aîné, le pédagogue, le moniteur, comme Ménélaque, dans les *Bucoliques*, était l'indubitable masque de Virgile. [...] Ménélaque, c'est le nouvel être, c'est-à-dire celui que Gide, malade, a brusquement senti comme le seul important, le seul vrai; l'immoraliste raconte [...] ». Claude MARTIN, *André Gide par lui-même, op.cit.*, pp.98-99. En réalité, André Gide crée Ménélaque en 1895 et apparaît pour la première fois dans un fragment intitulé " Ménélaque". Il est publié dans le premier numéro de la nouvelle revue de *l'Ermitage* de janvier 1896. André Gide, " Ménélaque", *L'Ermitage*, Numéro 1, janvier 1896, Slatkin Reprints, Genève, 1968, pp.1-7. Ménélaque se présente comme un héros qui se révolte et assume sa différence dans ses choix pratiques. Il est donc l'un des prototypes du sujet immoraliste.

²⁶⁶ « Nathanaël (dont le nom signifie " Don de Dieu"), c'est le disciple, mais aussi l'adolescent libre et fervent que Gide regrette de n'avoir pu être: ce sera le Fils prodigue, et Lafcadio des *Caves*, et Bernard des *Faux-monnayeurs...* ». *Idem.*, p.98.

²⁶⁷ André GIDE, *Les Nourritures terrestres, op.cit.*, P.153.

Il sait également que c'est en niant les autres membres de la collectivité que Nathanaël pourra mener une vie immoraliste. Effectivement, ce que veut Ménalque, c'est de convaincre Nathanaël à choisir une pratique différente de celle des autres membres de sa communauté:

Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatientement ou patiemment, ah! le plus irremplaçable des êtres²⁶⁸.

L'un des premiers éléments qu'on lit dans ce texte est l'intensité. Elle se donne à voir par: l'adjectif «irremplaçable», l'adverbe «impatiemment», l'adverbe «patiemment» et par la locution adverbiale «nulle part ailleurs», «aussi bien». La répétition de certains syntagmes comme: «ce qu'un autre aurait aussi fait que toi, ne le fais pas», «ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas» confirment également l'idée de l'intensité. À ces termes, il faut ajouter l'adverbe « le plus » marqueur de la quantité importante. Il exprime une intensité forte. Toutes ces notions révèlent l'idée de l'intensité passionnelle du sujet et de son état d'âme tourné vers l'attente.

La proprioceptivité se vérifie par le verbe « sentir » dans le syntagme « ce que tu sens ». Il s'agit donc d'un sujet qui perçoit le monde grâce à son corps propre. Ainsi, non seulement, il doit nier les autres membres de sa communauté mais aussi, il doit renoncer à toute programmation comportementale. Ce sujet doit donc avoir pour modalisation tensive, un / ne-pas-vouloir-être/ moraliste, et un /vouloir/ nier l'altérité. Quant à Ménalque, il se définit par la modalité du / vouloir/ manipuler un autre actant à renoncer aux autres.

La réalisation d'une telle démarche bascule le projet d'existence de Nathanaël. Il décide de se séparer des autres membres de sa communauté: « Je vivais si loin des hommes que cela me parut aussi important à dire que n'importe quel événement »²⁶⁹.

L'intensité se donne à voir par: l'adverbe «aussi», le verbe « vivait » et le substantif « événement ». Quant à la locution adverbiale « si loin », elle exprime une extensité maximale et l'état d'âme du sujet dysphorique « ah! ». Cette interjection montre l'état d'âme d'un sujet affecté et sensible.

²⁶⁸ *Idem*, p.215.

²⁶⁹ *Idem*, pp.204-205.

Dans ce texte, un seul verbe suffit à orienter notre analyse dans le domaine de la perception. Il s'agit du verbe paraître: « parut » qui fait référence à une activité perceptive du sujet. Ce verbe induit une perception visuelle. L'intensité est renforcée par l'adverbe « aussi » dans l'expression: cela me parut aussi important à dire que n'importe quel événement». À ces deux adverbes, il faut ajouter l'adjectif: «important». La négation de l'altérité est justifiée dans cet extrait par l'énoncé: « je vivais si loin des hommes ». Cette phrase montre que le sujet immoraliste renonce à l'altérité. Nous pouvons dire que ce sujet dans sa négation de l'autre s'inscrit dans un excès, un certain seuil et limite sont donc atteints. C'est ce qui ressort de la locution adverbiale « si loin ». Nous pouvons dire que ce sujet s'inscrit dans l'indifférence à l'égard des autres. Selon l'ouverture ou de la fermeture, on peut signaler que le sujet immoraliste a une fermeture maximale et une ouverture minimale. Comme modalités investies dans l'anti-objet de valeur: l'altérité, ce sujet a un /ne-pas-vouloir-être/ en compagnie des autres, quant à la modalité du sujet, nous avons un /vouloir/ nier l'altérité, un /savoir-être/ immoraliste, un /ne-pas-devoir/ et un /pouvoir/renoncer à l'altérité. C'est également un sujet qui a pour champ de présence, la fermeture. Selon les termes de Jean-Claude Coquet qui défend une sémiotique subjectale, c'est-à-dire soucieux d'élaborer une sémiotique du sujet, un tel actant peut être qualifié de « sujet de la séparation »²⁷⁰ car il se sépare de l'autre: « des hommes » de sa communauté.

Cependant, il faut noter que cette dévotion à rejeter la présence des autres membres de la société ne se vérifie pas uniquement par l'intermédiaire de Jérôme, Alissa, Ménalque et Nathanaël. En fait, la volonté de déconstruire une vie conformiste basée sur l'altérité paraît également dans les choix comportementaux de Michel dans *L'Immoraliste*. Pour une meilleure appréciation de ces comportements subversifs, jugeons par les propos de Michel: « J'en venais à ne goûter plus en autrui que les manifestations les plus sauvages, à déplorer qu'une contrainte quelconque les réprimât »²⁷¹.

Ces propos nous amène à déclarer que le sujet immoraliste s'aperçoit qu'il a une identité instable. L'un des auteurs qui traite du perpétuel changement de l'identité du sujet est Jean-Marie Floch. L'essentiel de ses recherches est consacré à l'étude des langages visuels et de la sémiotique visuelle. Le sémioticien affirme que l'identité « ainsi abordée résulte d'une

²⁷⁰ Jean Claude COQUET, *Le discours et son sujet*, volume 2, Klincksieck, 1984, p.99.

²⁷¹ André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.457.

connexion progressive d'unités ou "grandeurs" déconnectées au départ »²⁷². Il renchérit que c'est « ce principe de connexion qui est à l'origine de la dimension syntagmatique de l'identité »²⁷³. Le sujet immoraliste s'inscrit dans ce cadre car il a une identité qui est en perpétuelle changement. L'énoncé « j'en venais à ne plus goûter plus en autrui que les manifestations les plus sauvages » révèle que le sujet immoraliste n'ignore pas qu'il préfère maintenant des sujets qui s'opposent aux obligations morales. En conséquence, il n'est plus un actant moraliste mais un anticonformiste. Le devenir d'un tel sujet implique la prise en compte du corps dans l'analyse. Dans le texte cité ci-dessus, la proprioceptivité se vérifie par le verbe « goûter ». Ce verbe souligne l'orientation perceptive du discours. Il induit une perception gustative.

L'intensité est décrite dans ce texte par: les verbes « venais » et « réprimât »; les substantifs: « autrui », « les manifestations », « une contrainte ». Les adjectifs tels que « sauvages » et « quelconque » témoignent de la présence de l'intensité passionnelle. Elle se lit aussi par la répétition de l'adverbe « plus » marqueur de la quantité dans les syntagmes « j'en venais à ne goûter plus en autrui » et « les manifestations les plus sauvages ». Toutes ces notions renvoient à l'idée de l'intensité passionnelle et permettent de décrire l'état d'âme dysphorique de l'immoraliste. Cet état pathétique se justifie par le verbe « déplorer » qui montre l'affliction du sujet.

L'intéroceptivité est perçue par les verbes « déplorer » et « réprimât ». Le second verbe désigne selon le dictionnaire *Le Petit Robert*, le fait d'« Empêcher (une chose jugée condamnable ou dangereuse pour la société) de se manifester, de se développer ». Dans ce texte ce sont les comportements subversifs qui s'inscrivent en dehors des normes religieuses, morales et culturelles que l'actant collectif empêche la manifestation. Ce verbe souligne qu'il y a une tension entre un /devoir-faire/ + un / devoir-être / imposé par la société qui se traduit par le terme « contrainte » et un / vouloir-faire / + un / vouloir-être / du sujet immoraliste. C'est d'ailleurs, cette tension qui crée en lui, un effet de présence sensible. Le verbe « déplorer », montre le fait de se plaindre, se lamenter et regretter. Il traduit donc un / ne-pas-vouloir-faire / + un / ne-pas-vouloir-être / du sujet immoraliste. Ainsi, l'immoraliste ne veut pas faire ou ne veut pas être comme cet « Autre lui-même »²⁷⁴ dans lequel il nie tout élément

²⁷² Jean-Marie FLOCH, *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p.36.

²⁷³ *Idem*, p.37.

²⁷⁴ Daniel MARCHEIX, *Le mal d'origine. Temps et identité dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*, Québec, Les éditions de l'Instant même, 2005, p.144.

de ressemblance. L'immoraliste et « autrui » s'opposent à un double titre: au titre du faire et au titre de l'objet de ce faire. Au titre du faire, « autrui » se présente comme un sujet passif face aux contraintes morales; quant à l'immoraliste, il est intensément actif. Pour l'immoraliste, ceux qui se conforment au respect des normes morales telles que l'altérité sont indignes car « La dignité s'affranchit de son porteur et devient une personne [Immoraliste] »²⁷⁵. En d'autres termes, c'est pour garder sa dignité que l'immoraliste préfère nier autrui.

De plus, dans cet extrait ci-dessus, deux verbes retiennent notre attention: goûter et déplorer ». Le premier renvoie à: « éprouver avec plaisir (une sensation, une émotion) » et a pour synonyme « aimer, apprécier ». Quant au verbe « déplorer », il peut être défini comme « compatir, regretter beaucoup ». Ces deux verbes sont largement suffisants pour établir les conditions de la passion car ils renvoient à un état d'esprit ou une disposition de l'immoraliste à l'égard de l'autre. Selon Greimas Algirdas-Julien et Jacques Fontanille, on peut dire que:

Cette propriété des dispositions passionnelles explique somme toute bien des choses. Pour commencer, l'existence d'un principe régissant émanant de la protensivité permet de définir là, les dispositions comme des "programmations discursives" et d'expliquer qu'elles puissent apparaître, au niveau du discours, comme des potentialités de faire ou de séries d'états ordonnés des ("attitudes")²⁷⁶.

Ce qui revient à dire que l'on peut définir la disposition comme un ensemble d'état du sujet. Ainsi, la présence des verbes et surtout « déplorer » qui exprime un état d'esprit du sujet immoraliste à l'égard de l'« autre » confirme qu'un tel actant s'inscrit dans une activité sensible voire passionnelle. Les modalisations tensives du sujet immoraliste qui nie la présence de l'autre sont exprimées par des modalités négatives telles qu': un / ne-pas-vouloir-être /, un / ne-plus-vouloir-être / et un / ne-pas-vouloir-faire / propre à la renonciation de l'altérité. Michel donne d'autres raisons de son refus d'insérer l'autre dans ses pratiques comportementales:

Pour *un peu* je n'eusse vu dans l'honnêteté que restrictions, conventions ou peur. Il m'aurait plu de la chérir comme une difficulté rare; nos mœurs en avaient fait la forme mutuelle et banale d'un contrat²⁷⁷.

²⁷⁵ Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Rivages Poche/ Petite Bibliothèque, 2003, p.70.

²⁷⁶ Algirdas-Julien GREIMAS & Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, op.cit., p.77.

²⁷⁷ André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.457.

Dans cet extrait, l'intensité se vérifie d'abord par l'adverbe «comme». Ensuite, les substantifs «l'honnêteté», « restrictions », « conventions », « mœurs » et « contrat » caractérisent l'actant collectif et l'idée de l'intensité passionnelle. L'intensité se lit aussi par le syntagme verbal « il m'aurait plu de la chérir ». Tous ces termes renvoient à l'idée de l'intensité et l'état d'âme du sujet immoraliste. Cet univers thymique tend vers la dysphorie car l'usage du conditionnel présent dans le syntagme verbal « il m'aurait plu de la chérir » montre que cette affection est impossible. Ainsi, l'on note que l'état d'âme du sujet immoraliste est dépendant des valeurs qui sont en sa présence. Ce qui nous autorise à dire que « La formation d'un système de valeurs se fonde sur un principe de position du sujet dans le monde »²⁷⁸. Les mots « restrictions » et « conventions » suggèrent l'idée selon laquelle, l'acceptation de l'autre restreint la liberté humaine. Par l'expression « nos mœurs en avaient fait la forme mutuelle et banale d'un contrat », Michel veut dire que les normes sont nulles:

Or les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois. C'est le fondement mystique de leur autorité; elles n'en ont point d'autres²⁷⁹.

Ainsi si l'immoraliste refuse-t-il les normes morales et particulièrement l'altérité c'est parce qu'il juge que ce ne sont pas des valeurs justes mais imposées. À travers le terme « contrat », l'immoraliste veut soutenir qu'il refuse de se conformer à une programmation des pratiques sociales. Il a comme modalités, un / ne-pas- vouloir-faire / et un / ne-pas-vouloir-être / contraint. En ce qui concerne le brayage, il se situe au niveau du débrayage et a comme champ de présence, la fermeture. Enfin, en ce qui concerne son univers thymique, c'est la dysphorie qui le définit.

Par ailleurs, le lexème « peur » suggère que nous avons un actant passionné car il montre l'état d'âme de Michel. Il s'agit d'une angoisse ou de l'anxiété. Avec le sujet immoraliste, cet état passionnel se traduit sur le fond d'un vouloir négatif qui projette une temporalité. L'avenir est ouvert, et l'immoraliste passionné fait des prospections. C'est donc vers le présent et le futur que l'attention est focalisée. Il veut être libre maintenant et pour toujours des conventions et restrictions morales. Ainsi, la négation de l'autre ne met pas fin au

²⁷⁸ Nicole PIGNIER, " Le parcours visuo-moteur de l'internaute: de la perception à la signification" in *Sémiotique 2001: actes du Congrès de l'Association française de Sémiotique*, Sous la direction de Marie Renou, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2003, p.99.

²⁷⁹ Michel de MONTAIGNE, *Les Essais III*, Paris, Gallimard, 1980, p.1049.

parcours passionnel de l'immoraliste car « L'autre prend totalement possession de son corps et le décompose intégralement »²⁸⁰, il a peur. Ce qui réduit l'immoraliste à une expérience phénoménologique. C'est donc le corps qui domine un tel sujet. Il s'inscrit dans une absence de contrôle car ses pratiques sont conduites par son corps propre.

Cependant, dans « Peur, crainte, terreur »²⁸¹, Jacques Fontanille déclare que la peur, la crainte et la terreur peuvent être considérées comme des passions enracinées dans notre animalité la plus archaïque. Il les distingue des passions que l'on considère comme nobles. Ce sont des passions capables de donner un sens à l'existence telles que la curiosité, l'amour, la jalousie, l'ambition et l'admiration. Ainsi, nous pouvons insister que l'immoraliste hanté par la peur peut être considéré comme un actant passionné, car cette peur se définit comme une émotion qui saisit quelqu'un dans une occasion précise. C'est donc un événement, ce qui traduit l'effet de surprise.

En outre, l'intensité dans le passage cité ci-dessus est renforcée par une puissance moins forte: « trop peu ». La présence de cet adverbe, marqueur de la quantité soutient cette Idée de l'intensité et l'état d'âme dysphorique de l'immoraliste. Ce qui traduit le lien étroit entre l'intensité et la profondeur. Cette distance que souligne le rapport entre l'immoraliste et l'autre, confirme l'idée de la profondeur. Dès cet instant, l'immoraliste va élargir son champ négation. Il décide de nier tout pays et tout peuple qui inclut l'altérité comme norme:

En suisse, elle fait parti du confort. Je comprenais que Marceline en eût besoin; mais ne lui cachais pourtant pas le cours nouveau de mes pensées. À Neuchâtel déjà, comme elle louangeait cette honnêteté qui transpire là-bas des murs et des visages: "La mienne me suffit amplement, repartis-je; j'ai les honnêtes gens en horreur. Si je n'ai rien à craindre d'eux, je n'ai non plus rien à apprendre. Et n'ont d'ailleurs rien à dire... Honnête peuple suisse! Se porter bien ne lui vaut rien sans crimes, sans histoire, sans littérature, sans arts... un robuste rosier, sans épines ni fleurs..."²⁸²

L'intensité se lit dans ce passage de diverses manières. Nous avons d'abord, les répétitions. Ce sont: « en suisse », « le peuple suisse », « sans crimes », « sans histoire », « sans littérature », « sans arts » et « sans épines ni fleurs ». Les substantifs: « confort », « mes pensées », « Neuchâtel », « honnêteté », « des visages » et « horreur » décrivent aussi l'intensité. L'on note certains adverbes tels que: « mais », « pourtant », « comme », «

²⁸⁰ Edna Maria NASCIMENTO & Maria Célia LÉONEL, « La passion de la peur dans Estória n°3 » *Plural pluriel- revue des cultures de langue*, [En ligne] n°4-5, automne – hivers 2009, URL: www.pluralpluriel.org, consulté le 10/6/2014.

²⁸¹ Jacques FONTANILLE, « Peur, crainte, terreur, etc. » In Jacques FONTANILLE & Patrizia LOMBARDO & Élisabeth RALLO, *Dictionnaire des passions littéraires*, Paris, Belin, 2005, p.215.

²⁸² André GIDE, *L'Immoraliste, op.cit.*, pp.457-458.

d'ailleurs » et « amplement ». Tous ces syntagmes révèlent l'intensité passionnelle du sujet et de son état d'âme dysphorique en présence d'un peuple qui se conforme aux normes morales, sociales et culturelles de sa société: « honnête peuple suisse ». Le terme « honnête » montre un groupe d'individus qui se conforme aux principes de la probité, de la vertu et du devoir imposé par la société. Cet univers thymique du sujet immoraliste montre qu'il a un champ de présence qui tend à la fermeture en présence de l'actant collectif. Il a pour modalité, un /ne-pas-vouloir-être/. Comme type de sujet, il se présente comme un sujet de la séparation. La modalité investie dans l'anti-objet de valeur est le /ne-pas-vouloir-être/. Il a pour mode de jonction avec l'actant collectif, une disjonction. Le mode de présence de l'immoraliste dans ce pays ennuyeux est l'attente de plénitude. Cet ennui se perçoit par la locution adverbiale «d'ailleurs rien» qui soutient l'idée d'une extensité maximale du sujet sensible.

L'immoraliste refuse, en effet, la présence de l'autre car ce dernier se conforme aux principes de la probité, du devoir et de la vertu imposés par la collectivité. Aussi le syntagme « la mienne me suffit amplement, repartis-je; j'ai les honnêtes gens en horreur» révèle-t-il que l'immoraliste qui nie la présence de l'autre «échappe à toute réitification, à toute capture par autrui, à toute relation intersubjective »²⁸³. En réalité, les points d'exclamation et de suspension dans le syntagme: « et n'ont d'ailleurs rien à dire... Honnête peuple suisse! Se porter bien ne lui vaut rien... sans crimes, sans histoire, sans littérature, sans arts... un robuste rosier, sans épines ni fleurs...» renchérisent l'idée de l'intensité passionnelle du sujet car selon Richard Arcand et Nicole Bourbeau:

Les points de suspension peuvent indiquer des pauses particulièrement prolongées entre des membres de phrases (ou même entre des phrases), pauses indiquant que l'émetteur réfléchit ou hésite. - Expression d'une émotion intense ou d'un trouble²⁸⁴.

Dans le cas de l'immoraliste, ces points de suspension soulignent l'expression d'une émotion intense et d'un trouble que ressent l'immoraliste. Par conséquent, l'immoraliste se présente comme un sujet passionnel: « Et que ce pays honnête m'ennuyât, c'est ce que je

²⁸³ Nathalie ROELENS, *Le lecteur, ce voyeur absolu*, Amsterdam-Atlanta, GA, Éditions Rodopi B.V., 1998, p.370.

²⁸⁴ Richard ARCAND & Nicole BOURBEAU, *La communication Efficace*, De Boeck Université, Paris, 1998, p.97.

savais d'avance, mais au bout de deux mois, cet ennui devenant une sorte de rage, je ne songeai plus qu'à partir²⁸⁵.

L'intensité est perçue dans ce texte de diverses manières. D'abord, l'on note des verbes tels que: « m'ennuyât », « devenant », « songeai » et « partir ». Ensuite, certains adverbes comme: « mais » et « plus » précisent l'idée de l'intensité passionnelle. En outre, l'on peut citer l'adjectif « honnête ». Enfin, le substantif « courage » et « rage » soutiennent également l'idée de l'intensité passionnelle du sujet immoraliste Michel.

Par ailleurs, l'énoncé « je savais » rappelle l'existence d'un sujet épistémique, très sûr de lui. C'est un sujet qui croit en ses valeurs. Ce croire maximal est confirmé par la locution « d'avance ». Ainsi l'immoraliste se présente- il comme un sujet certain du choix à opérer. Dans le passage ci-dessus, la présence du verbe s'ennuyer « m'ennuya » permet de voir que la vie intérieure affecte tout le corps du sujet. En fait, le verbe s'ennuyer revient à éprouver de l'ennui c'est-à-dire: une « Tristesse profonde, grand chagrin, peine qu'on éprouve de quelque contrariété » selon *Le Grand Robert de la langue française*. Il a pour synonyme embarras, souci. C'est pourquoi, l'ennui²⁸⁶ renvoie sans nul doute à l'activité sensible de type passionnel de l'immoraliste. Cet ennui est dysphorique et duratif. Ce qui distingue l'immoraliste serein de l'immoraliste ennuyeux, c'est que l'immoraliste serein est euphorique et a une absence de colère; or, l'immoraliste ennuyeux est dysphorique et est également affecté par la colère. Cette détresse constitue le point de départ de l'apparition du désespoir chez le sujet immoraliste qui renonce à l'autre. Le dispositif modal du sujet de l'ennui fait état d'un /ne pas vouloir-ne pas savoir/. L'ennui témoigne donc d'une ouverture minimale et d'une fermeture maximale. Ainsi peut-on dire que contrairement au désespoir, l'ennui n'est pas une passion d'impuissance parce qu'elle implique la possibilité d'une action intersubjectivante: « je ne songeai plus qu'à partir ».

D'autre part, le syntagme « deux mois » détermine la durativité limitée et l'état d'âme dysphorique de l'immoraliste confirmée par le syntagme « une sorte de rage ». Selon Anna Krzyzanowska, le pluriel peut être également considéré comme « Un procédé

²⁸⁵ André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.458.

²⁸⁶ Anna WIERZBICKA & Elzbieta JAMROZIK, «L'amour, la colère, la joie, l'ennui. La sémantique des émotions dans une perspective transculturelle», *Langages*, Numéro 89, mars 1988, p.97-107. Selon Wierzbicka Anna et JAMROZIK Elzbieta, «amour, colère ou ennui n'ont pas de correspondants sémantiques exacts dans la langue des habitants de l'atoll Ifaluc sur le Pacifique», *Idem.*, p.98.

d'amplification." Ce pluriel "augmentatif" [...] sert à dénoter une grandeur dite intensive »²⁸⁷. Par conséquent, l'on peut déduire que la présence de la durativité « deux mois » et l'expression « une sorte de rage » confirme également l'idée d'une intensité forte et l'état d'âme dysphorique de l'immoraliste.

Le sujet immoraliste d'ennui est différent du désespéré car l'ennui est déterminé relativement au présent alors que le désespoir s'inscrit dans le futur. Le sujet immoraliste dominé par l'ennui est conscient de sa situation dans la mesure où il sait qu'il risque de conjoindre à un anti-objet de valeur, la présence de l'autre qu'il veut nier. Cependant, une précision s'impose. L'ennui que ressent le sujet qui refuse la présence de l'autre se présente comme un état d'âme très faible, et peut correspondre à une manifestation corporelle minimale. De plus, le sujet affecté par l'ennui a quand même un peu d'espoir alors que le sujet du désespoir n'espère plus. Quant au désespoir du sujet immoraliste, il renvoie à une manifestation corporelle maximale car il est considéré par des auteurs tels Herman Parret comme l'une des passions fortes. C'est toujours un sujet qui a pour modalisation tensive des modalités du /ne-pas-vouloir-être/ et du /ne-pas-vouloir-faire/.

Dans la même veine de la quête de négation des autres membres de la communauté, le sujet immoraliste finit par se convaincre: « Ce que l'on appelle: se recueillir, m'est une contrainte impossible; je ne comprends plus le mot *solitude*; être seul en moi, c'est n'être plus personne; je suis peuplé »²⁸⁸.

L'intensité passionnelle du sujet peut être décrite dans ce passage de diverses manières. Nous avons de prime abord: les verbes « appelle », « se recueillir » et « comprends »; les formes négatives « je ne comprends plus » et « c'est n'être plus personne ». D'autre part, l'intensité se manifeste par des adjectifs tels que « seul », « peuplé » et « impossible ». De plus, l'intensité transparaît derrière chaque répétition: « je ne comprends plus le mot *solitude* », « seul en moi », « c'est n'être plus personne », « m'est une contrainte », « être seul », « n'être plus » et « je suis ». Ces nombreuses manières servent toutes à démontrer l'intensité passionnelle du sujet immoraliste et son état d'âme euphorique car il est disjoint des autres membres de sa collectivité et de l'anti-objet de valeur, l'altérité. Ce qui revient à dire que pour le sujet immoraliste, être seul c'est être toujours au moins deux. En d'autres

²⁸⁷ Anna KRZYŻANOWSKA, «Pluralisation des noms d'affects en français et en polonais» *Synergies, Pologne Numéro 6*, 2009, p.88. [En ligne]:gerflint.fr/Pologne6t2/krzyzanowska.pdf, consulté le 14/7/2014.

²⁸⁸ André GIDE, *Les Nourritures terrestres, op.cit.*, p.241.

mots, le « je » est toujours dans un état changeant. Ce texte de Paul Valéry explique davantage ces propos de l'immoraliste:

Être seul, c'est être avec soi, c'est toujours être Deux. Sans quoi, sans cette division ou indifférence "interne", jamais nous n'aurions commerce avec *autrui*; car ce commerce consiste dans la substitution d'une voix [...] étrangère à la voix ou à l'audience de l'Autre qui est en nous, et fait le second membre de chaque pensée. La relation fondamentale de la conscience est comme entre deux pôles-dont l'un peut être de moi ou de toi, *l'autre* étant nécessairement de moi (...)²⁸⁹.

Selon Paul Valéry, on ne peut jamais être seul car l'autre n'est pas extérieur à nous. En un mot, nous pouvons dire que le même et l'autre sont deux instances entières: « Le même est l'autre de l'autre et l'autre le même que soi »²⁹⁰. En effet, pour le sujet immoraliste, parler de l'autre c'est traiter ce dernier comme un exclu. En réalité, si le sujet immoraliste est déterminé à renoncer à la présence de l'Autre, c'est parce qu'il ne peut supporter leur présence.

II.3. L'incapacité du sujet immoraliste à vivre avec les autres membres de sa communauté: une expression sensible de l'altérité.

Parmi les formes de l'immoralisme dans le contexte de l'œuvre littéraire d'André Gide, nous avons noté l'altérité. Cependant, il faut préciser que dans cette section, nous partons de l'hypothèse selon laquelle le sujet immoraliste développe la méfiance pour ne pas se laisser convaincre par l'autre « ce "mal" dans l'autre est bien la compétence qui se neutralise elle-même et qui n'est pas capable d'intersubjectivation possible »²⁹¹. C'est donc la méfiance développée par l'immoraliste envers l'Autre qui suscite son impuissance à accepter sa présence. Ce / pouvoir / qui détermine le sujet immoraliste surdétermine le / devoir- faire / ou le / devoir-être /. Ce pouvoir détermine la capacité, la permission et la possibilité interne et externe du sujet immoraliste à nier la présence de l'autre. Cet aspect de l'immoralisme dans l'œuvre romanesque d'André Gide paraît explicitement dans *L'Immoraliste*.

Dans cet ouvrage, c'est Michel qui représente celui qui refuse toute présence de l'Autre. Après avoir rejeté la morale et les normes qui fondent sa société, il voit en ceux qui s'y conforment des gens qu'il faut nier car ils ne supportent plus leur présence. Citons quelques passages du texte pour élucider ces propos:

²⁸⁹ Paul VALÉRY, *Cahiers*, tome 2, Paris, Gallimard/ La Pléiade, 1974, pp.240-241.

²⁹⁰ Francis GUILBAL & Stanislas BRETON, *Altérités: Jacques Derrida et Pierre-Jean Labarrière*, Paris, Osiris, 1986, p.9.

²⁹¹ Herman PARRET, *Les passions, essai sur la mise en discours de la subjectivité*, op.cit., pp.75-76.

Je n'ai jamais été brillant causeur; la frivolité des salons, leur esprit, est chose à quoi je *ne* pouvais me plaire; j'en avais pourtant bien fréquenté quelques uns naguère -mais que ce temps était donc loin! Que s'était-il passé depuis? Je me *sentais, auprès des autres* terne, triste, fâcheux, à la fois gênant et gêné...Par une singulière malchance, vous, que je considérais déjà comme seuls amis véritables, n'étiez pas à Paris et n'y deviez pas revenir de longtemps. Eussé-je pu mieux vous parler? M'eussiez-vous peut-être compris mieux que je ne faisais moi-même? Mais de tout ce qui grandissait en moi et que je vous dis aujourd'hui, que savais-je?²⁹²

L'une des premières idées qui ressort de cet extrait est le fait que Michel présente l'Autre comme quelqu'un de différent. Les syntagmes: « la frivolité des salons, leur esprit, est chose à quoi je ne pouvais me plaire » et « je me sentais, auprès des autres » confirment cette distance qui s'est créée entre le sujet sensible et les autres membres de sa communauté. Éric Landowski propose une socio-sémiotique de l'altérité qui est axée sur cette constatation:

En réalité, avant tout repérage des marques individuelles qui font que tel ou tel autre m'est (tous les autres) relativement autre, et sans qu'il m'ait été le moins du monde nécessaire de détailler à quoi tient spécifiquement ce qui le singularise par rapport à n'importe qui d'autre (et, entres autres, par rapport à moi), dès le moment où sa présence devant moi me saisit soudain comme celle d'un "tu", il m'est bel et bien déjà autre. Mais d'une manière entièrement différente de tous les autres: autre absolument et d'emblée, tout autre, tout en m'étant intimement familier. Comme si, justement, quelque chose en lui, qui relèverait d'un ordre où il n'y a encore rien, ou déjà plus rien, de relatif faisait immédiatement écho au plus profond de moi et m'appelait, ou me repoussait. Quelque chose en deçà de toute originalité repérable chez l'autre et qui pourtant paraît venir de lui, en émaner, et qui, ne valent pas par différence (ni avec les autres ni par rapport à moi), doit tenir tout entier à son pur être là, à sa présence même, ici et maintenant²⁹³.

Ainsi, les sujets dans leur singularité ne sont pas interchangeables et expriment une présence. Par conséquent, Autrui en tant que présence se présente comme un «tu» en face d'un «je». Ce qui revient à dire que l'autre est vécu par le Moi comme un sujet et non pas comme un objet.

De plus, ce texte nous présente un embrayage actantiel. Cet embrayage se vérifie par les pronoms personnels dans les syntagmes suivants: « je n'ai », « je ne pouvais me plaire », « j'en avais », « je me sentais », « vous, que je considérais », « eussé-je pu mieux vous parler », « m'eussiez-vous peut-être compris que je ne faisais moi-même? », « tout ce qui grandissait en moi », « je vous dis aujourd'hui » et « que savais-je ». Tous ces syntagmes montrent l'intensité passionnelle du sujet immoraliste.

De surcroît, dans cet extrait, le presque sujet immoraliste, du point de vue des modulations tensives est un sujet hésitant. L'hésitation est marquée par l'adverbe « peut-être » qui confirme l'existence d'un sujet épistémique, peu sûr de ses amis « M'eussiez-vous peut-

²⁹² André GIDE, *L'Immoraliste*, *op.cit.*, p.422.

²⁹³ Éric LANDOWSKI, " Saveur de l'autre" *Textes*, n° 23-24, « L'altérité », *Toronto*, 1998, p.16.

être compris mieux que je ne faisais moi-même? »; il n'est pas sûr que ses amis comprennent son changement moral. Il s'agit d'une réduction du croire en ses amis. L'emploi du conditionnel, avec le verbe « m'eussiez-vous » démontre un peu plus l'hésitation de l'immoraliste. En outre, le syntagme verbal « que savais-je » indique qu'un tel sujet est déterminé par un / ne-pas-savoir /. En revanche, l'énoncé: « je ne pouvais me plaire » traduit l'impuissance de l'immoraliste à rester en présence « des autres ». Les modalisations tensives d'un tel sujet sont donc exprimées par des modalités du / ne-pas-pouvoir-être/ et du /ne-pas-pouvoir-faire/ + un /ne-pas-pouvoir/ se plaire en présence de l'autre. Ce dispositif modal de l'immoraliste tient compte des modalités propres à la renonciation de l'altérité. Ce qui confère toute la dimension d'un sujet solitaire. De plus, à travers les différentes interrogations: « eussé-je pu mieux vous parler? M'eussiez-vous peut-être compris mieux que je ne faisais moi-même? Mais de tout ce qui grandissait en moi et que je vous dis aujourd'hui, que savais-je », nous voyons qu'

[...] attentif aux questionnements et aux errements souvent angoissés du sujet, le récit recourt à *autrui* moins pour le rejoindre dirait-on, que pour mieux retourner à soi [...] [Il exprime] bien dans quelle mesure la dialectique identité /altérité recouvre presque inévitablement une démarche introspective, celle d'un sujet qui tente de se mettre à distance pour mieux s'observer²⁹⁴.

En réalité, le sujet immoraliste enclenche un cheminement identitaire qui hésite face au dévoilement de son intériorité. Il essaie d'interroger sa propre individualité. La présence de l'autre favorise ainsi la compréhension de son identité refoulée. Ainsi, la dyade altérité/ identité est donc une caractéristique bien précise dans l'analyse de l'immoralisme dans l'œuvre d'André Gide.

En revanche, l'adverbe « longtemps » et le syntagme « ce temps...loin » montrent une durativité illimitée et l'état d'âme d'un sujet tourné vers la déception et l'ignorance. Au niveau des modulations tensives, il y a une variation de l'aspectualité: le procès débute par l'aspect accompli qui correspond au terminatif « naguère ». Aussi ce procès apparaît-il à nouveau sous l'aspect inaccompli correspondant à l'inchoatif par l'adverbe « aujourd'hui ». Ainsi, le sujet immoraliste ne veut pas mettre fin, par l'aspect terminatif à sa détermination de nier les autres membres de sa communauté. Cette combinaison des aspects ponctuel et duratif détermine la tension interne du sujet sensible.

²⁹⁴ Andrée MERCIER, « Poétique du récit contemporain: négation du genre ou émergence d'un sous genre? », dans *Voix et images*, numéro 69, printemps 1998, pp. 474-475.

L'emploi du verbe se sentir dans le passage « je me sentais auprès des autres, triste, fâcheux, à la fois gênant et gêné » introduit la dimension proprioceptive: « Dans cette perspective, le pathos engage à la fois une conception du langage et un questionnement sur le statut du corps »²⁹⁵. Il s'agit donc d'un sujet affecté par ses sensations, son corps propre. Ce qui nous permet d'affirmer que cet immoraliste qui ne peut plus supporter la présence des autres est un sujet propriocepteur car c'est à travers son corps qu'il perçoit les autres. C'est aussi à travers son corps qu'il donne sens aux transformations qui s'opèrent en lui. De plus, le verbe se sentir dans « je me sentais » qui traduit une activité d'introspection grâce au pronom réfléchi « se », inscrit le sujet immoraliste dans une perception dysphorique des autres. Cette activité de perception dysphorique se vérifie également par des adjectifs qualificatifs: « triste, fâchant, gênant » et le verbe gêner « gêné ». Ces termes révèlent la présence de trois passions: la tristesse, la haine et la colère. En effet, le sujet immoraliste en présence des autres est dominé par ces trois passions. Il faut noter que la haine peut être définie comme une tristesse qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure. Ces passions sont des impressions de déplaisir en présence des autres. En un mot, le sujet immoraliste dans l'œuvre romanesque d'André Gide se présente comme un réseau passif de déplaisirs en présence des actants moralistes. En d'autres mots, l'émotion est « le sentiment d'un plaisir ou d'un déplaisir actuel qui ne laisse pas le sujet parvenir à la réflexion »²⁹⁶. Cette incapacité à réfléchir se perçoit dans le discours du sujet immoraliste qui affirme: « Mais de tout ce qui grandissait en moi et que je vous dis aujourd'hui, que savais-je ». À partir des propos de Kant les passions: « excluent la maîtrise de la raison »²⁹⁷ que l'on note dans le discours de Michel.

Par ailleurs, les termes « triste, fâchant, gênant, gêner, gêné » traduisent non seulement une réduction de l'euphorie mais aussi, une intensité forte parce qu'il y a ici une gradation ascendante; or selon Jacques Fontanille, l'ascendance permet « L'augmentation de l'intensité conjugée à la réduction de l'étendue »²⁹⁸. C'est d'ailleurs cette intensité forte qui ne favorise aucune intersubjectivité de l'immoraliste:

²⁹⁵ Coudreuse ANNE & Delignon BRUNO, « Passions, Émotions, Pathos », *La licorne*, numéro 43, 1997, p.3.

²⁹⁶ Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*(1798), traduction de Michel FOUCAULT, Paris : Vrin, 1965,p.109.

²⁹⁷ *Ibidem*.

²⁹⁸ Jacques FONTANILLE, *Sémiotique du discours*, *op.cit.*, p.111.

Et quand bien même j'eusse été plus perspicace, quel recours contre moi-même pouvais-je trouver en Hubert, Didier, Maurice, en tant d'autres, que vous connaissez et jugez comme moi. Je reconnus bien vite, hélas! l'impossibilité de me faire entendre d'eux²⁹⁹.

L'intensité passionnelle du sujet immoraliste transparait par l'adverbe « quand », l'adverbe « plus », l'adverbe « comme » et la locution adverbiale « bien vite ». Il est renforcé par l'adjectif « perspicace », le syntagme « d'autres » et le pronom « moi-même ». Ces termes montrent l'intensité passionnelle du sujet et son état d'âme tourné vers la cognition. Elle se vérifie par le verbe reconnaître dans le syntagme « je reconnus bien vite ». Michel est donc un sujet épistémique. Ainsi, il y a un lien étroit entre le /vouloir-être/ immoraliste et l'acte cognitif. Dans cet extrait cité ci-dessus, c'est toujours les modalités du /ne-pas-pouvoir-faire/ et un /ne-pas-pouvoir-être/ moraliste qui définissent le sujet immoraliste dans son programme de négation des autres membres de sa communauté. Il pense qu'il ne peut trouver en l'Autre représenté ici par Hubert, Didier et Maurice aucune aide.

De plus, à travers le verbe « juger », nous voyons que dans sa détermination à préserver son identité, le sujet immoraliste porte des jugements sur les autres sujets. Selon Jacques Fontanille, un tel sujet a pour identité: *idem* et *ipse*. Selon le sémioticien, l'identité *idem* peut se définir comme « Une construction par répétition, par recouvrement continu des identités transitoires, et par similitude », en d'autres termes, c'est, « l'instance que l'on reconnaît à la similitude et à la répétition des rôles »; en ce qui constitue l'identité *ipse*, il précise que c'est « Une construction par maintien et permanence d'une même direction », en d'autres mots, c'est « l'instance que l'on reconnaît à la constance et au maintien d'une visée »³⁰⁰. Cette visée ici est celle d'une vie en dehors des autres. L'immoraliste sait que le changement de son identité a pour conséquence directe l'acceptation de l'Autre dans son univers. C'est la raison pour laquelle, il reste constant. Pour soutenir cette hypothèse, nous faisons appel à Martine Abdallah:

La reconnaissance d'autrui passe par l'acceptation de soi et réciproquement, encore faut-il que le Moi soit lui-même l'objet d'une véritable reconnaissance en tant qu'un parmi le multiple³⁰¹.

²⁹⁹ André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.422.

³⁰⁰ Jacques FONTANILLE, *Soma et Séma*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005, p.23.

³⁰¹ Martine ABDALLAH PRETCEILLE, *Vers une pédagogie interculturelle*, Paris, Édition Anthropos, 1996, p.158.

C'est-à-dire que l'immoraliste n'accepte aucune altérité car il ne se reconnaît pas parmi les autres. En outre, l'interjection « hélas » confirme que nous avons un sujet sensible. Dans *Le Dictionnaire Robert*, l'interjection est définie comme un « Mot invariable pouvant être employé isolément pour traduire une attitude affective du sujet parlant ». Or, la notion d'attitude affective renvoie à la passion. L'adjectif qualificatif « affective » confirme cette activité sensible voire passionnelle. Désormais, ce sujet a la capacité de nier tous les autres membres de sa communauté. Il débute par les archéologues et les philologues:

Je revis un peu plus volontiers les gens de ma patrie, archéologues et philologues, mais ne trouvai à causer avec eux guère plus de plaisir et pas plus d'émotion qu'à feuilleter de bons dictionnaires d'histoire. Tout d'abord je *pus* espérer trouver une compréhension un peu plus directe de la vie chez quelques romanciers et chez quelques poètes; mais s'ils l'avaient, cette compréhension, il faut avouer qu'ils ne la montraient guère; il me parut que la plupart ne vivaient point, se contentaient de paraître vivre et, pour un peu, eussent considéré la vie comme un fâcheux empêchement d'écrire. Et je ne pouvais pas les en blâmer; et je n'affirme pas que l'erreur ne vient pas de moi... D'ailleurs qu'entendais-je par vivre? [...] Les uns et les autres causaient habilement des divers événements de la vie, jamais de ce qui les motive³⁰².

En réalité, le sujet immoraliste ne retrouve en l'autre aucun critère commun. Le premier paramètre que l'on perçoit dans ce texte est l'intensité. Elle se lit de diverses manières comme la répétition de l'adverbe « plus » dans les syntagmes: « plus de plaisir » et « plus d'émotion ». Nous pouvons citer aussi l'adverbe « habilement » dans « les uns et les autres causaient habilement », l'adverbe « d'ailleurs » dans l'énoncé « d'ailleurs qu'entendais-je par vivre? »; l'opposition « mais » dans l'énoncé « mais s'ils l'avaient, cette compréhension ». L'intensité est décrite également par l'adjectif « fâcheux » et le terme « empêchement » dans l'énoncé: « [...] considéré la vie comme un fâcheux empêchement d'écrire ». De plus, l'intensité se vérifie par l'adverbe « point » dans le syntagme « il me paraît que la plupart ne vivaient point ». Enfin, cette intensité est confirmée par le pronom « moi » et le point de suspension : « je n'affirme pas que l'erreur ne vient pas de moi ». Cette liste bien que longue démontre l'intensité faible d'un sujet sensible et immoraliste. La locution adverbiale « un peu » témoigne à nouveau de l'intensité faible et l'état d'âme dysphorique du sujet confirmé par le syntagme « la plupart ne vivaient point ». En revanche, les locutions adverbiales « un peu plus » et « guère plus », dans l'extrait « Je revis un peu plus volontiers les gens de ma patrie, archéologues et philologues, mais ne trouvai à causer avec eux guère plus de plaisir et pas plus d'émotion qu'à feuilleter de bons dictionnaires d'histoire » confirment une extensité maximale de la passion. L'orientation perceptive du discours est signalée par le verbe « paraître ». Ce verbe induit une activité perceptive de type visuel.

³⁰² André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.423.

Ce sujet a pour modalisations tensives, un / ne-pas-pouvoir-être /, un / ne-pas-pouvoir-faire /, un / ne-pas-pouvoir / blâmer l'actant collectif « et je ne pouvais pas les en blâmer ». Ces éléments cités-ci-dessus nous permettent de voir que nous avons un sujet dysphorique qui a un champ de présence tendant vers la fermeture. Et pourtant, les modulations tensives apportent une certaine stabilité de l'aspectualité. Le procès débute par l'aspect inaccompli qui correspond à l'inchoatif par « tout d'abord » qui décrit encore son état d'âme. Il est aussi renforcé par le verbe « espérer ». Aussi les verbes « espérer » dans « je pus espérer » et « blâmer » dans « je ne pouvais pas les en blâmer », révèlent-ils que nous avons un sujet sensible. Le verbe espérer vient du substantif espoir qui est une émotion, un sentiment voire une passion. L'espoir peut se définir comme le fait d'avoir conscience d'éprouver une passion euphorique et intense. L'espoir a pour temporalité dominante le présent. En effet, l'espérance peut être définie comme une présence probable du bien. C'est la raison pour laquelle, il ne peut s'empêcher d'exprimer cet état dysphorique qu'il ressent auprès des autres à sa femme, Marceline:

De retour près de Marceline, je ne lui cachai point l'ennui que ces fréquentations me causaient. "Ils se ressemblent tous, lui disais-je. Chacun fait double emploi. Quand je parle à l'un d'eux, il me semble que je parle à plusieurs.

-Mais, mon ami, répondait Marceline, vous ne pouvez demander à chacun de différer de tous les autres.- Plus ils se ressemblent entre eux et plus ils diffèrent de moi"³⁰³.

La première idée qui ressort de ce texte est la détermination du sujet immoraliste à révéler que l'Autre est quelqu'un de différent. Éric Landowski insiste entre autres sur cette conception de l'Autre en socio-sémiotique:

...l'autre est quelqu'un -quelqu'un de différent; l'autre est quelque chose d'étrange. Mais encore: l'un ou l'autre? Ou bien les deux? Et dans le second cas, les deux ensemble ou bien d'abord ceci, puis cela? Et dans quel ordre? -Que de notre point de vue le quelque chose ait droit à la préséance, nous l'avons laissé entendre. Sans doute serait-il même plus juste d'aller plus loin et de dire que l'alternative entre ces deux régimes de rapport à l'autre- ou bien envisagé comme " quelqu'un"(quelqu'un que je peux parfaitement identifier mais qui, au fond, m'est différent), ou bien saisi comme " quelque chose" (quelque chose d'à peine identifiable mais qui profondément me touche)- ne fait en réalité que traduire une option d'ordre beaucoup plus général entre deux manières possibles de concevoir, et surtout de vivre rien moins que notre rapport au monde lui-même, en tant que monde signifiant. [...] D'où la conception très élargie de l'altérité que nous voudrions défendre en montrant comment l'altérité de " l'autre en tant que sujet rejoint celle des choses mêmes, en tant qu'elles font sens, et pour l'essentiel en découle " de l'autre"³⁰⁴.

En fait, l'altérité désigne la présence de quelqu'un ou de quelque chose qui affecte le sujet. C'est la raison pour laquelle l'actant immoraliste s'ennuie en présence des autres.

³⁰³ *Idem*, p.424.

³⁰⁴ Éric LANDOWSKI, «Saveur de l'autre», *op.cit.*, p.17-18.

L'ennui renvoie à un vide et une absence d'euphorie. L'immoraliste ne peut pas cacher sa nouvelle identité. Il est donc déterminé par un /pouvoir/ assumer son indifférence à l'égard des autres. Il veut montrer à tout le monde et particulièrement à sa femme qu'il ne partage plus les mêmes valeurs culturelles, religieuses et morales. Martine Abdallah précise le rapport entre l'altérité et la morale:

Comprendre l'autre dans son altérité essentielle ne signifie pas en admettre nécessairement les principes et les fondements. Encore moins s'identifier à l'autre par une sorte de mimétisme culturel: toute morale a ses parodies et ses dérives d'inauthenticité; la compréhension n'exclut pas la contestation, davantage: elle en est la condition de possibilité. Bref, l'éthique de la différence n'est pas celle du caméléon³⁰⁵.

Ainsi, à travers cette négation des autres membres de la société, Michel veut contester la morale à laquelle ces derniers inscrivent leurs pratiques comportementales. C'est la raison pour laquelle, le sujet immoraliste

[...] entre alors en conflit ouvert, provoqué, avec les autres membres du groupe de la communauté, puisque cette négation de lui-même, pour être supportable et être efficace doit nier les autres³⁰⁶.

Ce qui revient à dire que c'est en niant les autres que le sujet immoraliste confirme son identité. La répétition de l'adverbe «plus» dans l'extrait du texte cité-ci-dessus: « -Plus ils se ressemblent entre eux et plus ils diffèrent de moi », marqueur de la quantité révèle l'idée de l'intensité. Elle est renforcée par l'adverbe « point » dans le syntagme: « De retour près de Marceline, je ne lui cachai point l'ennui que ces fréquentations me causaient ». Tous ces énoncés renvoient à l'idée de l'intensité et de l'état d'âme dysphorique du sujet passionnel « ennui ». En outre, le syntagme: « De retour près de Marceline » montre une stabilité de l'aspectualité. Le procès contient uniquement l'aspect inaccompli, correspondant à l'inchoatif qui soutient l'état d'âme du sujet dysphorique. Cette dysphorie est justifiée par le terme « ennui » dans « je ne lui cachai point l'ennui que ces fréquentations me causaient ». Dans *Le Dictionnaire Robert*, l'ennui renvoie à une: « Tristesse profonde, grand chagrin », « Peine qu'on éprouve de quelque contrariété ». Cependant, la tristesse constitue un vrai antonyme de la joie et est définie comme un « État affectif pénible, calme et durable; envahissement de la conscience par une douleur, une insatisfaction, ou par un malaise dont on ne démêle pas la

³⁰⁵ Martine ABDALLAH PRETCEILLE, *Vers une pédagogie interculturelle*, Paris, Édition Anthropos, 1996, p.154.

³⁰⁶ Ibo LYDIE, « Négation et conflit: la double face passionnelle et culturelle », *Actes Sémiotiques*[En ligne]. 2012, n° 115. Disponible sur HYPERLINK "<http://epublications.unilim.fr/revues/as/1497>", consulté le 07/02/2014.

cause, et qui empêche de se réjouir du reste » selon le dictionnaire *Le Petit Robert*. Cette définition révèle que la tristesse est durative et dysphorique:

Et puis je reprenais plus tristement:

" Aucun n'a été malade. Ils vivent, ont l'air de vivre et de ne pas savoir qu'ils vivent. D'ailleurs, moi-même, depuis que je suis auprès d'eux, je ne vis plus³⁰⁷.

En effet, pour le sujet immoraliste la présence de l'autre se présente comme un obstacle à son bonheur. Par l'expression « ils vivent, ont l'air de vivre », l'immoraliste porte un jugement véridictoire sur l'Autre. Il se convainc que les autres paraissent vivre mais en réalité, ils ne vivent pas car: « aucun n'a été malade ». Pour l'immoraliste, on ne peut réellement savoir ce qu'est la vie sans tomber malade. En effet, la maladie est l'un des éléments déclencheurs du programme immoraliste dans l'œuvre d'André Gide. Ainsi, nous pouvons dire que c'est à travers ses sentiments, ses émotions et surtout par le corps que le sujet immoraliste commence à nier la morale et l'autre:

La socialité corporelle d'inconduite a trait au corps marginal. L'inconduite ici est, sans connotation morale obligée, une classification sociologique qui s'applique à des irrégularités gestuelles et à des façons " anormales" ou différentes de se conduire, comme dans le cas de folie ou de maladie³⁰⁸.

Essentiellement, nous pouvons dire qu'un état affectif ou la maladie est ce qui suscite en Michel le désir ardent de se débarrasser de sa première identité. Désormais, il ne peut plus être celui qui vit avec les autres car il s'inscrit dans une « quête de l'identité »³⁰⁹ qui lui permet d'être libre de toutes contraintes religieuses et morales. L'adverbe « tristement » dans « Et puis je reprenais plus tristement » confirme à nouveau l'état d'âme dysphorique de l'immoraliste qui nie les autres membres de sa communauté. En fait, l'immoraliste développe une présence sensible de l'Autre. Eric Landowski dans *Présence de l'autre, Essais de socio-sémiotique II*, commence ces travaux sur la présentification et débouche sur une sémiotique de la présence. C'est sans nul doute pour cette raison que Jacques Fontanille affirme que dans son œuvre, *Présence de l'autre*, Éric Landowski « Défend la conception d'une socio-

³⁰⁷ André GIDE, *L'Immoraliste*, op.cit., p.423.

³⁰⁸ Gaétan BRULOTTE, « La représentation du corps chez Anne Hébert », dans *The Art on Genius of Anne Hébert. Essays on her Works: night and the day are one*, Janis PALLISTER [dir.], Madison, Fairligh Dickinson University Press, 2001, p.242.

³⁰⁹ Jacques FONTANILLE, « Le schéma des passions » *Protée*, «schéma» volume, numéro 1, hivers 1993, p.38.